

PRÉVIENS-MOI QUAND TU PARS

— **Aventure** —

ROMAN

PRÉVIENS-MOI QUAND TU PARS

Élisabeth LE SAUX

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média d'après Michel-Ange, *Ignudo*, chapelle Sixtine, 1511.

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-528-5

*Tout est en flux perpétuel (...). Tout animal est plus ou moins homme ;
toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature.*

Diderot, *Le Rêve de d'Alembert* (1830)

Prologue

Maintenant qu'elle se tient aux portes de la liberté reconquise, réacquise, qu'elle en approche l'essence, le cœur vivant, palpitant, dans la pénombre, encore, de leur chapelle ardente couchée aux flancs de l'église, maintenant qu'elle la caresse, cette liberté retrouvée, du bout des doigts, qu'elle l'effleure en frémissant, le souffle court de sa folle course dans les rues de Paris, sa valise à la main, flottant, presque, au-dessus des trottoirs baignés de lumière, silhouette hiératique, maintenant qu'elle se tient là, sur la banquette du train, un doute la retient. Un doute puissant, monstrueux. Un mascaret. Qui ravit tout – les ruminations de la nuit, les résolutions du matin. Qui l'emporte, hagarde, au seuil de sa vie, de l'appartement – du petit Cicé déserté. Abandonné. Dans le fracas des pensées qui l'assaillent, à présent, confuses. Un flot de mots se déversant au creux de l'abîme, sens dessus dessous, brisant les lignes, les failles de la brèche ouverte. La foule au-dehors progresse, grossit, inondant le quai. *Prévien-moi.* Les valises s'entrechoquent et crissent. *Quand tu pars.* Les mots dérivent, comme emportés dans un flux perpétuel. Ses mots. Elle les voit de très loin, griffonnés sur la feuille, l'encre délavée, comme bleuie par le temps, déjà. Le bleu du ciel qui s'épanouit, qui revient, par la fenêtre du train. Maëlle sourit. Pour la première fois. Depuis l'aube et le claquement de la porte. Le claquement d'une crosse contre les flancs d'un pur-sang. Ses pensées continuent de caracoler, mais plus rien à présent ne la retient. Plus rien. Le doute flotte derrière elle. Elle a lâché les rênes et se laisse emporter par le roulement régulier, irréversible, le regard fuyant, rivé aux rails. *Je suis partie.*

* *

Debout dans l'entrée, la valise à ses pieds, prête à franchir le seuil, elle avait hésité. Fallait-il répondre ? Il avait posé le mot bien en évidence, devant la statuette d'Athéna qui devait veiller sur eux. Pour

l'éternité. La chouette borgne l'observait d'un air incrédule, figée dans la pénombre. Même les ors de ses ailes luisaient faiblement, d'un dernier feu. Elle avait perdu son œil de verre au cours du déménagement, malgré tous les soins mis à l'envelopper. Maëlle, contrariée, y avait vu un signe funeste du destin. De leur destin. Et maintenant qu'Athéna, courroucée, lui enjoignait de répondre, elle ne pouvait s'empêcher de lire et relire la phrase jetée sur le papier, comme si elle y cherchait un sens caché à même de résoudre, d'annihiler le caractère injonctif, définitif, de l'impératif. Alors, d'un geste excédé, Maëlle avait fouillé dans son sac à main et sorti un rouge à lèvres. Puis, dans une sorte de soulagement teinté de dépit, elle avait écrit sur le vieux miroir au tain piqué par les ans : JE PARS. Ce miroir, elle le savait, Mathieu y tenait plus que tout. Il trônait dans le vestibule avec l'arrogance d'un portrait d'aïeul. C'est le premier accessoire qu'il avait accroché lorsqu'ils avaient emménagé ensemble, dans l'appartement, en lui glissant d'un ton énigmatique : « Il appartenait à ma grand-mère. Elle nous l'a offert. » Maëlle avait regardé dans la glace comme si elle regardait dans le vide. Et, sans plus attendre, elle avait posé sa chouette Athéna en regard du miroir, suscitant pour seule réaction : « C'est quoi cet oiseau de mauvais augure ? » À présent qu'elle rangeait son stick à lèvres, les énormes caractères tracés sur le miroir, rouge sanguine, lui paraissaient refléter une sommation terrifiante, irrévocable. Elle empoigna la statuette, la fourra également dans son sac, priant pour que la chouette ne perde pas l'autre œil. Ce faisant, elle ne vit pas que la feuille avait glissé au sol et ses pas la foulèrent dans un claquement de talons.

* *

Les hommes sont comme ces paysages qui défilent à travers la vitre d'un train, emportés par un mouvement fougueux, capricieux, n'offrant aucune prise au regard. Soudain les rameaux audacieux d'un arbre s'élancent dans le ciel et masquent les vastes plaines étendues derrière, tout au loin, où frémit une vie sourde et

mystérieuse. Les yeux se perdent dans l'entrelacs des feuillages et cherchent désespérément un point auquel s'accrocher, les courbes franches d'un vallon, les droites altières d'un bois, mais rien ne retient le regard du voyageur égaré, sinon l'étrange confusion que peut revêtir, alors, la nature ainsi révélée dans ses plus troubles atours. Mathieu lui avait-il échappé dès le premier regard échangé ? Subitement ramenée en arrière, dans un passé aux contours flous, Maëlle s'interrogeait. Elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. Son cœur, las, cognait dans sa poitrine. La plupart des voyageurs s'étaient assoupis et leurs têtes dodelinaient, tels des pantins abandonnés. Mais elle continuait de veiller, malgré la nuit blanche, de fouiller le paysage de cette vie qu'elle venait d'abandonner, soulevant ses feuilles mortes, brisant ses rameaux desséchés. Avec la même fougue, la même rage que laissait la machine dans son sillage. Dormait-il encore ? Non. Elle le savait. Il s'était levé et, les yeux plissés, brumeux de sommeil, de ce sommeil trouble, confus, qui était le sien, il avait déchiffré les caractères rougis sur le miroir. JE PARS.

Elle était partie. Définitivement.

Pour Saint-Malo. La cité des corsaires, blottie contre de puissants remparts. Inexpugnable.

Maëlle allait sombrer quand son portable vibra. Quelques ondes ténues, très faibles. Lointaines. L'écran se mit à luire et elle put lire, distinctement, les sept lettres familières de son prénom. D'un geste calme, comme apaisé, elle éteignit l'appareil puis ferma les paupières.

Plus rien ne s'opposait à la nuit.

À son destin.

* *

C'est l'aube qui le réveilla, mais une aube bien particulière, comme il n'en avait encore jamais vu.

La chambre baignait dans une lueur crépusculaire qui contrastait avec ces matins radieux, d'une clarté diaphane, que leur avait offerts l'été passé.

Cette étrange lumière l'abusa. Par une curieuse inversion du temps, une tromperie des sens, Mathieu crut tout d'abord que c'était encore le soir, qu'il venait de se coucher, que Maëlle allait bientôt le rejoindre. Il pouvait même sentir la chaleur de son corps pressé contre lui, lové, l'épousant. Son odeur musquée, mouillée. Le parfum des embruns. La mer.

Sa mémoire avait tout oblitéré dans l'abandon du sommeil. Les brèches, les failles, les fractures ouvertes. Les lignes de fuite révélées. Les pierres d'achoppement jetées.

Tout.

Tout ce que les jours traversés avaient déposé, dressé entre eux. Contre eux. Malgré eux.

Jusqu'aux tiroirs, aux placards ouverts tard dans la nuit.

Il l'avait entendue.

Il avait oublié.

Il avait voulu oublier.

Mathieu se retourna d'un coup et, affolé, le cœur cognant, la chercha : les draps étaient rejetés, le lit vide.

Alors il sut, sans aucun doute, sans aucune confusion possible, qu'elle était partie.

Sonné, groggy, il se glissa parmi les ombres du couloir et crut entendre un grognement sourd monter jusqu'à lui.

Il ne put s'empêcher de suffoquer.

Ses jambes tremblaient.

Les cintres de la penderie cliquetèrent à son passage. Les robes ravies.

Il fut tenté, l'espace d'un instant, de retourner au salon, là où ils se tenaient tous les deux, la veille, mais ses pas l'emportèrent vers l'entrée, là où tout s'était joué – la fugue.

Athéna avait disparu, elle aussi. Il la chercha, en vain, sur la commode.

La chouette protectrice s'était envolée.

Son mot, impérieux, impatient, avait glissé au sol et portait l'empreinte de ses derniers pas.

Seul le miroir lui renvoyait encore son reflet, mais ce n'est pas son visage qu'il vit. Son teint blafard, ses yeux hagards. Les deux mots qu'elle avait tracés au rouge à lèvres le vrillèrent. Le rouge de sa bouche. JE PARS. Ses derniers mots. Sa fougueuse réponse. Un cheval rebelle, retourné à la vie sauvage, à la liberté pleine, souveraine. Il les relut vacillant, plusieurs fois, comme si son esprit se refusait à en embrasser tout le sens, l'irréremédiable portée.

Maëlle Cortès l'avait quitté. Pour toujours. Et pour la première fois de sa vie, Mathieu Heneci sentit des larmes couler sur ses joues. Elles formaient des ravines étincelantes ravalant impitoyablement le tain du miroir ancestral, dans une ultime tentative pour couvrir les caractères qui y étaient gravés à jamais : son adieu.